

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

**11 octobre 1914**

Le samedi après-midi, avec Harold Fowler, j'ai fait une visite à sir Claude Donald qui s'était rendu deux fois à l'ambassade pour me voir au sujet des nurses de la Croix-Rouge anglaise à Bruxelles. J'ai essayé de le rassurer sur leur sort, mais il retourna chez l'ambassadeur un peu plus tard, pour lui demander d'envoyer Harold Fowler avec moi à Bruxelles et d'en ramener les nurses. Ceci m'allait à merveille, et c'est ensemble que nous avons fait les préparatifs du départ.

Le samedi soir, nous avons quitté la gare de Fenchurch Street, à six heures. A Tilbury, au moment de monter à bord du *Brussels*, le *Dresden*, son bateau jumeau entra dans le port et se rangeait le long de nous. Il venait d'Anvers et amenait Mrs. Sherman, la femme du vice-consul. Celle-ci, m'apercevant, m'appela sur le pont et me cria les dernières nouvelles : « *Tout est au pire à Anvers, quelques forts sont déjà tombés et la ville sera probablement sous le feu du canon avant notre arrivée* ». Ceci dit, elle débarqua, l'âme en paix. Quant à moi, je descendis dans ma cabine pour y chercher un peu d'isolement et prendre des

forces pour affronter le bombardement.

Le bateau appareilla durant la nuit et descendit jusqu'à l'embouchure de la Tamise où il dut attendre le lever du jour avant d'entreprendre la traversée. Un torpilleur envoya à bord un officier chargé de nous faire suivre une route zigzagante à travers le champ des mines anglaises. A Flessingue, un autre pilote nous dirigea dans les eaux hollandaises. A la nuit tombante, nous étions sur l'Escaut à la hauteur de la frontière belge, mais il nous fallut jeter encore une fois l'ancre pour toute la nuit, ce qui ne nous amena à Anvers que le mardi matin.

La ville était en grand émoi. Chacun avait fait ses paquets et, depuis vendredi, s'attendait à partir d'un moment à l'autre.

Plusieurs milliers de fusiliers marins britanniques étaient arrivés et faisaient du bon ouvrage en contenant l'attaque allemande, tandis que les Belges épuisés se reformaient avant d'évacuer la ville. Les armées belges avaient combattu sans relâche et sans repos jusqu'à être devenues physiquement incapables d'une résistance plus longue. Que les forces humaines puissent tenir si longtemps, c'est déjà extraordinaire. Je rencontrai à la légation Winston Churchill, le général Rawlinson et le colonel Seeley. Après une visite au ministère des Affaires étrangères, dont la plupart des services ont été installés dans un bateau sur l'Escaut, je me rendis

au palais pour voir le général Jungbluth. Il n'y était pas, mais la comtesse de Caraman-Chimay me dit que le Roi désirait me voir.

Je fus mené directement à lui dans la salle du Conseil où je le trouvai assis devant une grande table, couverte de cartes et de papiers. Lorsque j'entrai, il les repoussa d'un geste fatigué et se leva pour me recevoir. Il me parla assez longuement de la guerre et des épreuves qu'endurait la Belgique, mais il me questionna particulièrement sur Bruxelles. Son intérêt n'allait pas seulement à ses amis, mais il tenait à connaître le sort des pauvres et à savoir si les quartiers populeux étaient calmes et évitaient les bagarres avec les Allemands. Avant tout il fallait éviter ce qui eût pu provoquer des représailles. Simple et d'une façon touchante, le Roi me dit sa confiance dans la loyauté et dans le patriotisme de son peuple.

Si le palais était sens dessus dessous, les domestiques faisant les paquets, et les ordonnances allant et venant, la chambre du Roi, par contre, était dans un ordre parfait. Assis dans son fauteuil, calme, parlant sans hâte, il semblait recueilli, mais il était aussi résolu que calme. L'évacuation d'Anvers ne lui laissait plus de doute et, s'y étant résigné, il appliquait toute son énergie à ce qu'elle fût rapide et méthodique. Son jugement est objectif et ses préférences personnelles n'interviennent jamais. Rarement, un homme m'a fait éprouver une pitié si intense,

probablement parce que toutes ses pensées vont aux autres.

En me congédiant, le Roi me dit : « *La Reine désire vous voir, voulez-vous revenir à deux heures et demie ?* »

Je comptais partir pour Bruxelles immédiatement après le déjeuner, mais, naturellement, ceci était un ordre auquel j'étais heureux d'obéir.

Tout l'hôtel Saint-Antoine était dans un branle-bas général ; on se demandait si le bombardement ne commencerait pas avant qu'on fût parti. Le gouverneur militaire avait fait afficher une proclamation pour avertir la population de s'y attendre à tout moment. Il y avait dans le ton de cette proclamation de l'humour involontaire : il était recommandé de se mettre à l'abri dans les caves, d'y emporter lits, nourriture, eau et autres choses nécessaires, de couper les communications d'eau, de gaz, d'électricité, d'entasser autant que possible des matelas dans les cages d'escalier, de se munir de pics et de pelles pour pouvoir creuser un tunnel si la maison s'écroulait et, après quelques remarques de cet ordre, le gouverneur ajoutait cette phrase réconfortante : « *Ces précautions prises, la population peut attendre le bombardement avec calme.* »

Les Allemands ont offert de ne pas bombarder les monuments historiques d'Anvers, à condition que l'État-major leur envoyât une carte de la ville

sur laquelle seraient indiqués les monuments et les hôpitaux. L'accord avait été conclu à Bruxelles, et je devais rapporter les plans à mon retour d'Anvers. Il va de soi que j'acceptai cette mission. Après le déjeuner, je retournai au palais et la Reine me reçut aussitôt dans son salon. Elle paraissait ne pas s'apercevoir de la confusion qui régnait au palais, étant uniquement préoccupée, comme le Roi, du sort de ceux qui étaient tombés sous la domination allemande. Je pus lui donner des nouvelles plutôt rassurantes de la population bruxelloise. Pendant l'entretien, le grondement des canons allemands devenait plus intense et faisait claquer les vitres. Tout à coup, il s'élève une clameur de la rue ; nous allons à la fenêtre : un aéroplane allemand était poursuivi par un aéroplane anglais. Nous les observons jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue, puis la Reine reprend la conversation. Les fonctionnaires de la Cour auraient voulu qu'elle quittât Anvers, mais, lorsque la chute de la place fut devenue une certitude, elle refusa de partir, et elle me dit qu'elle resterait aussi longtemps que le Roi lui-même. Ce qu'elle fit.

Rentré à l'hôtel, Eugène m'apprend que le différentiel de l'auto est cassé ; plus moyen de partir. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre, puisque j'avais à remettre aux Allemands le plan de la ville ; aussi vais-je

trouver le baron van der Elst, et nous allons ensemble exposer la situation à l'État-major. Le général de Guise donne immédiatement l'ordre écrit de mettre à ma disposition la meilleure voiture qu'on puisse trouver dans la ville. Eugène part, muni de cet ordre, et revient bientôt après dans la charmante petite limousine qui doit nous ramener à Bruxelles.

C'était une voiture de dame et vraiment trop jolie, mais, bien heureux de l'avoir, nous n'étions pas exigeants. Il était trop tard pour tenter de franchir les lignes, et je dus me résigner à remettre le départ au lendemain matin. Ma première idée avait été de suivre la même route que l'armée et de gagner Bruxelles par Gand. Mais on me dit, à l'État-major que, vu l'encombrement de la route, il était préférable de prendre la direction exactement opposée, c'est-à-dire celle de Turnhout.

Je conduisis plusieurs dames du corps diplomatique au bateau qui devait les emmener à Ostende, où le Gouvernement avait décidé de se transporter. Elles étaient parfaitement calmes et se mirent au lit comme s'il n'était pas question de bombardement. Le Roi, la Reine, le président du Conseil et les

diplomates alliés passèrent la nuit dans la ville.

La nuit venue, la foule disparut peu à peu de la rue. Winston Churchill et ceux qui l'accompagnaient partirent en auto pour Bruges. Les officiers belges qui avaient logé à l'hôtel avaient rejoint leurs unités et, vers dix heures, le personnel de la légation britannique, Fowler et moi, nous restâmes seuls. Les conduites d'eau avaient été coupées et les lumières éteintes ; ce n'était rien moins que gai, d'autant que presque tous les domestiques avaient fui et qu'il n'y avait plus ni à manger ni à boire. Les habitants de la ville étaient descendus dans leurs caves pour la nuit. Quant à nous, puisque, dans l'éventualité d'une bombe, l'alternative était ou de descendre dans la cave avec l'immeuble, ou, étant dans la cave, recevoir l'immeuble sur la tête, autant rester dans nos chambres. D'ailleurs, ce fut pour y trouver un repos qui, je l'avoue, fut plutôt bizarre.

Toute la nuit, on entendit le démarrage des autos et le bruit des canons, dont le son d'ailleurs ne semblait pas se rapprocher. Dans la demi-inconscience du sommeil, je me souviens d'avoir soigneusement placé un oreiller entre la fenêtre et moi en guise de protection contre les éclats d'obus.

Levé tôt, je descendis voir le mouvement de la rue. Les dernières troupes prenaient la direction de la route de Gand. Il en défilait à pied, en auto, en

chemin de fer, à bicyclette, à cheval. La population civile, elle aussi, s'en allait, et tous les tramways allant vers la Hollande étaient pleins de gens avec leurs paquets contenant les seuls objets qu'ils avaient l'espoir de sauver. Les hôpitaux étaient évacués, et les blessés partaient tant bien que mal, ceux qui avaient de bonnes jambes aidant ceux qui les avaient mauvaises. Spectacle émouvant, et toujours, dominant tout, le bruit de la grosse artillerie, ininterrompu depuis vingt-quatre heures.

Après un piètre déjeuner, nous nous mettons en route vers huit heures et demie. Nous allons d'abord à la porte du Nord ; mais c'est pour constater qu'il vient d'être interdit à tout véhicule d'y passer et qu'un réseau de fils de fer a été tendu en travers de la route. Inutile de parlementer ; il faut rebrousser chemin et se frayer un passage à travers des rues encombrées. Arrivés à la porte de Turnhout, nouveau demi-tour. Pendant près d'une heure nous avons circulé au milieu du flot des réfugiés, les uns à pied, les autres en voiture, avant de réussir finalement à passer sous une des arcades latérales de la porte de Turnhout.

Et rien ne nous disait encore que nous atteindrions la frontière par Turnhout, car il était possible que l'aile droite allemande s'étendit jusque-là. Nous y sommes pourtant arrivés, mais après combien d'arrêts, combien d'examens de nos papiers ! Nous n'étions pas encore bien loin

d'Anvers que des obus éclataient déjà sur la ville, vers le Sud, ou sur des villages très rapprochés.

En territoire hollandais, les gardes civiques nous ont tant de fois obligés de stopper qu'il faisait presque nuit à notre arrivée à Maestricht. Là, nous allons d'abord au consulat allemand. Nos papiers sont-ils en règle ? Pouvons-nous franchir les lignes, durant la nuit ? Non, nos papiers ne sont pas en règle, il leur manque nos photographies, et le consul ne veut pas tenir compte de l'intérêt que présente notre mission, même au point de vue allemand ; il nous faudra donc attendre jusqu'au lendemain matin pour nous faire photographier. Cela nous retint jusque vers dix heures ; mais ensuite nous faisons un peu de vitesse, si bien qu'à l'heure du déjeuner nous étions chez le consul, à Liège.

A cinq heures, nous atteignons Bruxelles. Avant toute autre chose, j'apporte les plans d'Anvers à Lancken (**Note**). Puis, à la légation, nous venions de nous asseoir pour raconter nos aventures, quand Lancken me fait demander de venir le voir d'urgence. Je cours donc au département politique, mais ce que voulait Lancken était tout simplement un véritable rapport sur la manière dont j'avais reçu et remis les plans, et cela afin de se constituer une pièce justificative. Je lui fis son rapport et me sauvai.

Pendant mon absence, le ministre (**Note** : Brand Whitlock) avait fait partir tout un lot

d'Américains, et avec eux les nurses anglaises que Harold Fowler était venu chercher. Du coup, sa mission n'avait plus d'objet.

Les Allemands ont annoncé la chute d'Anvers et l'occupation de la ville. Tout le monde en est consterné, mais à la réflexion pourtant l'on se persuade que l'armée belge a pu se retirer à temps et que, somme toute, ce n'est pas si mal joué que d'abandonner la cosse sans la noix. Avec la grosse artillerie allemande, la chute des forts ne pouvait être qu'une question de jours. Une résistance plus prolongée n'eût abouti qu'à faire toute l'armée prisonnière. Au lieu de cela, les Belges ont inondé la contrée pour préserver la retraite ; ils se replient vers Ostende, et quelques régiments, aidés d'e l'infanterie de marine anglaise, tiennent les Allemands à distance. Si nos renseignements sont exacts, l'armée s'est défilée et a opéré sa jonction avec les Alliés.

### Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 11 octobre 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141011%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas* ;

diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ainsi que ce que dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación** pour la date en question et les précédentes :

<https://www.idesetautres.be/upload/19141011%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141006%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141007%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141007%20PAYRO%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA%20ANVERS.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141008%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141009%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19141010%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Voyez ce qu'en disent, à partir du **20** août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul

**DELANDSHEERE** dans *Cinquante mois d'occupation allemande* (Volume 1 : 1914-1915).

**Tous ces documents sont accessibles** via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>  
Baron von der **LANCKEN** ; *Mémoires. Mes trente années de service* (traduit de l'allemand par Maurice Tenine) ; Paris, Librairie Gallimard ; 1932, 253 pages. (*Meine dreissig Dienstjahre* ; 1931).  
<http://www.idesetautres.be/upload/OSCAR%20VON%20DER%20LANCKEN%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES%20MEMOIRES%20BELGIQUE%201914-1918.pdf>

A propos de ce qui a débouché sur la capitulation d'Anvers, lisez dans Paul **CROKAERT**, *L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge de 1914* (Paris, Perrin et Cie ; 1919, 327 pages) au moins ce qui suit :

**V. Les sorties, le siège et la mort d'Anvers.\***

I. La fermeture de l'Escaut (pages 197-200)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%201.pdf>

II. Anvers fétiche (pages 201-206)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%202.pdf>

III. Les défauts d'une cuirasse (pages 207-218)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%203.pdf>

IV. L'épine au talon du colosse (pages 219-227)  
<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%204.pdf>

V. La diversion de Termonde (pages 228-230)  
<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%205.pdf>

VI. La fière bataille des Quatre jours (pages 231-238)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%206.pdf>

VII. L'ouragan de feu (pages 239-244)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%207.pdf>

VIII. L'ordre d'évacuation (pages 245-249)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%208.pdf>

IX. Où M. Winston Churchill intervient (pages 250-255)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%209.pdf>

X. Les dernières heures (pages 256-263)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%2010.pdf>

\* Il a aussi écrit « *Les grands jours du siège d'Anvers* », chapitre 5 (pages 63-74, 1<sup>ère</sup> partie) de ***Nos héros morts pour la patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*** (*histoire et documentation*) :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRANDS%20JOURS%20SIEGE%20ANVERS%201914%20CROKAERT%20NOS%20HEROS%20LYR%201.pdf>